

9 novembre 2007

## **Etienne Daho, entre pardon et passions.**

Robert Migliorini

La séduction mais aussi le trouble qui accompagnent l'écoute des chansons de Daho sont intacts. Avec ses zones d'ombre bien calculées et ses hardiesses d'épicurien que rien ne semble contrarier, surtout pas les blessures de la vie amoureuse, le chanteur se livre. Et intrigue par sa fausse légèreté. Voici son 9e album concocté en studio, *L'Invitation*, où il affiche en couverture un soleil aveuglant en d'exotiques contrées. L'artiste rappelle sa passion pour la musique, depuis son plus jeune âge, quelque part dans l'Algérie alors en guerre, et son appréhension pour un métier où il faut être sur le devant de la scène. Très présent sur scène et sur les ondes mais beaucoup plus discret à la télévision, il cultive ce paradoxe en chef de file d'une génération en quête de repères.

Etienne Daho sait aussi se faire oublier. Ses éclipses régulières lui sont nécessaires pour se livrer à d'autres tâches. Entre deux albums pour son compte et grandes tournées à sa façon, celle d'un marathonnier, le Parisien adopté par Londres, Barcelone ou les îles, écrit ou produit des albums avec soin pour d'autres. Il est très sollicité pour son écriture généreuse et énigmatique à la fois où les sentiments laissent entendre leur violence sur des musiques fluides nourries d'influences anglo-saxonnes et de chanson française.

Le voilà de nouveau en première ligne avec cette *Invitation*, entre tumulte de la promotion et sérénité affichée. Si Etienne Daho aime avancer masqué, comme de coutume, il se livre un peu dans des chansons où la biographie personnelle est la source de textes bien partis pour entrer dans le répertoire.

L'année de ses 50 ans Etienne Daho junior, il porte le même prénom que son père, évoque ce grand absent, quasiment jamais revu depuis sa jeunesse. « Boulevard des Capucines », l'adresse de l'Olympia de Paris, rappelle ce soir où le fils a refusé d'ouvrir les coulisses à son père. Un chemin de pardon s'esquisse à travers les mots de lettres du père, retrouvées depuis. « Quelle erreur, quelle perte de temps/Si je n'ai pas su te dire à temps/Que je pensais à toi, tout le temps/Mon guerrier et mon roi, mon petit prince ».

Un autre titre, *Cap Falcon*, une plage algérienne, s'inscrit dans la mémoire et la géographie d'un artiste sensible aux édens perdus. Mais les regrets ne sont vraiment pas le registre d'Etienne Daho. Pour ce nouvel album, vingt-cinq ans après ses débuts, le dandy a placé sa voix bien en avant et enregistré à la maison. Ses chroniques de l'intime plaident pour l'intensité de la vie, fortes de couleurs musicales confiées au célèbre arrangeur anglais David Whitaker. Daho offre en prime cinq reprises qui sont autant d'hommages aux musiques qu'il aime : le son du label Motown qui a sorti les musiques noires américaines du ghetto et les bizarreries du premier Pink Floyd mené par Syd Barrett. La lumière et finalement l'apaisement viennent de la musique.